

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 17 Novembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Robin des bois. — Weber.

L'Allemagne n'est pas seulement le pays que chérit le rêveur, où s'épanouissent les philosophies mystiques et les théories transcendentes sur l'avenir de l'humanité; ce n'est pas seulement la contrée où fleurit le houblon, où la *sauër-crutt* répand dans l'air ses âcres et pénétrantes émanations; on trouve en Allemagne autre chose encore que les vieux *Burys* mirant dans les eaux du Danube et du Rhin, leurs dons émiétés. L'Allemagne est surtout le pays où l'on chante le plus; — cela se comprend par l'esprit des contrastes, désolés d'être obligés de parler une langue aussi dure, aussi rebelle à l'harmonie que la leur; les Allemands ont dû songer à la chanter pour éluder la difficulté; en effet, tout Allemand est doublé d'un musicien. — Aux temps, qu'on pourrait appeler héroïques ou fabuleux, les Germains ont eu leurs bardes ou leurs scaldes; aujourd'hui ils ont leurs compositeurs, mais dominés comme le reste de leurs

compatriotes par cet amour de la science, cette recherche des difficultés à vaincre les compositeurs allemands modernes ont toujours tendu à asservir l'inspiration aux règles de l'harmonie. Plus algébristes que musiciens, ils essaient l'impossible et voudraient que les sept notes de la gamme, combinées dans le travail patient du cabinet, parvinssent à exprimer les idées les plus mystiques, les conceptions les plus abstraites que la parole humaine se refuse quelquefois à traduire. — M. Meyerbeer a le premier ouvert cette voie à ses successeurs, et l'on parle beaucoup de M. Richard Wagner, dont l'opéra intitulé *Tannhauser* fait en ce moment le désespoir de l'orchestre et des artistes de l'Académie impériale de musique.

On ne peut prévoir l'issue de cette tentative, et si le goût français ne se montrera pas récalcitrant; mais pour tous ceux qui demandent à la musique un délassement et des émotions plutôt qu'un enseignement, l'Allemagne sera en honneur pour avoir vu naître et grandir ces deux impérissables génies : Mozart et Weber.

C'était fête au Grand-Théâtre lundi dernier; l'affiche annonçait *Robin des Bois*. Pour une

bonne partie de la génération actuelle, *Robin des Bois* était connu de nom seulement. Cet opéra n'avait été représenté qu'à de très-rares intervalles; la partition du maître traînait sur tous les pianos, mais le répertoire était veuf de ce nom qui suffirait à lui seul pour remplir la salle d'une foule avide d'entendre interpréter avec les pompes de la mise en scène une œuvre connue par fragments.

Dans ce siècle où la musique est devenue l'accessoire obligé de toute réunion intelligente, tout le monde a entendu exécuter deux poèmes ravissants qui s'appellent *l'Invitation à la Valse* et *la dernière Pensée*. Nous les appelons poèmes, bien que les paroles en soient absentes, parce que le monde d'idées qu'ils éveillent en vous dispense largement l'auteur d'avoir accusé son intention ou indiqué sa pensée d'une manière plus nette. Weber est l'auteur de ces deux morceaux qui feront rêver tout être sensible et bien doué. — C'est de la musique qui n'affiche pas des prétentions exagérées; c'est la mélodie dans ce qu'elle a de plus pur et de plus pénétrant. Ces qualités si rares aujourd'hui se retrouvent dans le *Freyschütz* de Weber, arrangé pour la

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

On venait de créer au Grand-Théâtre *Cendrillon*, opéra qui avait fait courir tout Paris. C'était en 1809, à la fin de la direction de M. Delile, M. Ribier, alors directeur des Célestins, se dépitait disant : « Voilà un opéra qui va faire de l'argent, et dire de ne pas avoir un mélodrame ou un vaudeville de ce nom pour lutter contre le Grand-Théâtre. Pas un auteur de Paris n'a eu l'idée de fabriquer une seconde *Cendrillon*. Si Augustin Apdé ou bien Cuvellier étaient ici, ils

m'en feraient une en huit jours. »

M., Parent qui était témoin de cela, dit à M. Ribier : « Oh ! si cela vous tient tant au cœur, mon cher directeur, je puis vous contenter en vous montant une pantomime dialoguée, dans laquelle j'ai joué pendant un mois avec la famille Volange, alors que j'étais prisonnier des Anglais. »

En peu de mots M. Ribier fut mis au courant de cette pièce, et un congé de huit jours fut donné à M. Parent, auquel on adjoignait M. Saint-Ange Bianchi, célèbre musicien non encore oublié à Lyon, qui était chargé de faire la musique du nouvel ouvrage.

Notre directeur avait requis le talent de MM. Kéler père et fils pour seconder le fameux Advinant, le peintre des Célestins, qui avait peint un magnifique rideau représentant le coteau de Fourvières vu du quai des Célestins, dont les amateurs gardent encore le souvenir. C'était plutôt un joli tableau qu'un rideau d'avant-scène. Les machinistes et les menuisiers se mirent aussi

à l'ouvrage pour faire les portants qui devaient soutenir les décorations et disposer les trucs et les trappes, d'après les plans donnés par M. Parent. Les costumes furent commandés à MM. Palliet et Paul. En dix jours tout fut terminé comme par enchantement. La pièce produisit le plus grand effet par le soin de sa mise en scène et la beauté des transformations; elle eut un succès magique. Afin de ne pas porter atteinte à la pièce du Grand-Théâtre, on avait intitulé la nouvelle pantomime : *la Pantoufle verte ou la petite Cendrillon*.

Cet ouvrage eut soixante représentations sans interruption, et à chacune d'elles la salle fut comble. Il porta un rude coup à l'opéra, qui était pourtant monté avec soin et joué et chanté avec talent par l'élite des chanteurs alors adorés à Lyon, MM. Labit, Boucher, Rousseau, Revelle, Mikaleff, Gaspard, Gagnon, M^{mes} Lemesle, Folleville et la jolie ingénue Chaubert, devenue plus tard M^{me} Saint-Elme. Les chœurs ainsi que les

scène française sous le nom de *Robin des Bois*. Il y a plus encore; et l'ampleur du style, la passion et le mouvement qui règnent dans cette œuvre, la font aller de pair avec ce que la musique dramatique a produit de plus puissant.

Qui ne connaît cette légende de l'amoureux qui ne craint pas d'engager son âme au diable pour l'emporter auprès de sa fiancée sur tous ses rivaux? C'est là l'intrigue de *Robin des Bois*.

Nous n'avons pas besoin de dire que le public s'était rendu avec empressement à l'appel qui lui était adressé; lors même que cette reprise n'eût pas eu l'attrait d'une première représentation, il serait venu nous rapporter le tribut de son admiration quotidienne à M. Achard et à M^{lle} Léontine de Maësen.

Si M. Achard et M^{lle} L. de Maësen avaient compté sur un succès, ils ont pu voir que pour eux l'espoir n'était pas chimérique. — Au second acte, dans ce grand air empreint de tant de chaleur et de passion, lorsque Anna attend son bien-aimé, M^{lle} L. de Maësen a été, on pourrait le dire, supérieure à elle-même.

M^{lle} Willème et M. Filliol n'ont pas eu non plus à se plaindre de l'indifférence des spectateurs.

Le répertoire de la semaine a été celui que vous connaissez déjà. Tantôt *les Huguenots* ou *la Juive*, tantôt *l'Eclair* ou *Don Pasquale*, c'est-à-dire succès et bravos flatteurs à l'adresse de MM. Achard, Bovier-Lapierre, Ismaël, Marthieu, Holtzem, Filliol et de M^{mes} Léontine et Camille de Maësen, Rey-Balla et Willème.

Des ballets qui font plaisir à voir, la chose est plus rare qu'on ne pourrait se l'imaginer, pas plus qu'il n'est fréquent de rencontrer des dan-

ballets étaient magnifiques.

Aux Célestins, M. Ribier avait demandé que tous les artistes attachés à sa direction parussent en seigneurs de la suite du roi; et la curiosité fut vivement piquée par les noms des artistes hors ligne qui figuraient sur l'affiche, comme ceux de MM. Thérigny, Weisse, Lepeintre aîné, Melchior, Lancelin, Dominique, Fabre, et autres. Rien ne manquait à ce grandiose spectacle: Parent jouait le roi; Notaire, Dandini; Guérin, le baron; Lancelin fils, un page; M^{mo} Saint-Ange, la marraine de Cendrillon; M^{mes} Bailly et Maucassin, les deux sœurs de Cendrillon; et l'incomparable Marigny, Cendrillon.

Il fallait voir danser le menuet du roi par M. Parent et M^{mo} Marigny. Ce menuet avait été réglé par M. Lachapelle qui avait été premier danseur de la reine en 1788 et pensionnaire du roi et de l'Académie de musique.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

seurs ou des danseuses sachant commander votre attention. Cependant une *Fille du Ciel* ou *Fleurs et Papillons* et M^{les} Dor, Bertin et Girod, MM. Vincent, Lamy et Bértoto désarment à ce sujet la critique et ne permettent que la louange. — nous avons même vu poindre au bout de la lognette, certain petit astre blond et rose perdu encore dans l'ombre, mais qui deviendra, si Dieu lui prête vie, une étoile de première grandeur.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. DORSAY.

Fou-yo-po. — *Cicily*. — *Les Écoliers en vacances*.

M. Dorsay est un des plus anciens pensionnaires du théâtre des Célestins. Ce long séjour parmi nous et l'estime conçue pour son talent l'ont fait accepter par tous comme un compatriote plutôt que comme un artiste nomade par état ou par vocation, que l'on peut bien applaudir ou encourager, mais auquel on n'accorde pas cet intérêt qui s'attache aux enfants de la cité.

Nous avons eu bien souvent l'occasion d'analyser le talent si fin et si vrai, si naturel et si délicat de M. Dorsay; l'étudier de nouveau serait inutile aujourd'hui. — Tout le monde sait de quelle forte empreinte M. Dorsay a marqué la plupart de ses créations dans le drame ou dans la comédie; le genre d'Alexandre Dumas fils, surtout, a été pour lui la source d'études consciencieuses et de succès légitimes. — Aussi, était-ce un public d'élite qui, mardi dernier, s'était donné rendez-vous aux Célestins, pour venir manifester ainsi toute la sympathie qu'il éprouvait pour le bénéficiaire.

La soirée commençait par un lever de rideau intitulé *Fou-yo-po*, étude de mœurs chinoises observées d'après les Chinois de paravents ou de tasses à thé. — C'est une bouffonnerie quelque peu musicale et qui rappelle les seynètes d'Offenbach. — Pauvres Chinois! nos soldats sur les bords du fleuve Jaune, leur apprennent à vivre à la pointe de la baïonnette, et en France, nous les mettons en couplets. — Il est vrai de dire que dans *Fou-yo-po*, ce sont eux qui ont le beau rôle; ils mystifient deux pauvres naufragés, et sous prétexte de leur présenter les plus notables du pays ils les font voir au public pour de l'argent!... O Barnum!

M. Lamy et M^{lle} Billhaut, les deux victimes de l'hospitalité chinoise; MM. Martin, Gabriel, Hamilton, et M^{lle} Préher, ces notables du Céleste-Empire, ont obtenu dans *Fou-yo-po* un franc succès de gaieté.

On avait repris à l'occasion du bénéfice de M. Dorsay, une des plus charmantes comédies de

Scribe: *Cicily* ou le *Lion amoureux*.

L'histoire de ce grand seigneur anglais, séducteur par vocation et coureur d'aventures, qui se laisse rogner les griffes et amener au mariage par une enfant que sa tante a adoptée et qu'il retrouve jeune fille accomplie, après l'avoir perdue de vue pendant dix ans, a été racontée et jouée par M. Devaux et M^{lle} Lobry avec ce charme et cette finesse, cette grâce et ce bon goût que vous leur connaissez et qui nous dispensent de plus amples éloges.

Il n'y a plus d'enfants: tel est le titre d'une série de dessins publiés par le *Journal amusant*. On y voit les lycéens causer politique, fumer d'énormes cigares, boire l'absinthe et adresser des déclarations incendiaires à la femme de chambre de leur mère; pendant que les petites sœurs ou cousines causent gravement entre elles de mariage et de l'avenir de leurs enfants. — *Les Écoliers en vacances* se sont largement inspirés du crayon de Marcelin. — Je n'ose entreprendre de vous donner le résumé des sept tableaux de ce vaudeville où la gaieté est poussée aux dernières limites et devient du délire. — Raconter tous les méchants tours que peuvent jouer à leurs maîtres ou à leurs parents une douzaine d'écoliers qui n'ont plus rien à craindre de la sérule, est chose impossible. — Je préfère conseiller à tous ceux qui sont malades de la rate ou accablés d'ennuis, aux gens qui la veille auront perdu leur fortune à la Bourse, ou leur maîtresse à ce jeu, à cette loterie qu'on appelle l'amour, d'aller voir *les Écoliers en vacances*: guérison prompte et radicale sous la garantie de *Momus*.

Oh! si toutes les institutions comptaient, comme celle de M. Bec-de-Lièvre, des élèves tels que Flageolet, Chopard ou Galopin, que de jeunes gens, d'hommes mûrs et de vieillards s'empresseraient de revenir à cet âge heureux de l'enfance! Pour ma part, je demanderais à être rupin, et je voudrais tout partager avec ces trois aimables lycéens. C'est qu'ils nous sont apparus sous les traits gracieux de M^{mes} Lamy, Billhaut et Langlois, venant illuminer de leur fin sourire et de l'éclair de leur regard mutin le péle-mêle d'aventures où les a placées la volonté de l'auteur.

Ne pas nommer tous les artistes qui ont un rôle dans *les Écoliers en vacances* serait injuste, si d'un autre côté la liste n'en était trop longue. — Cependant je ne puis passer sous silence M. Berlingard, si Cocardy dans le rôle de Néponcène, ni MM. Lamy, l'ancien parfumeur, Bardou,

cet ex-vétérinaire au 12° cuirassiers, et Martin, dit Pied-de-Loup, ex-maitre d'étude, long, étroit et anguleux; pas plus que je ne saurais oublier M^{mes} Michon, Adrienne, Demouchy et Vilton.

C'est vendredi prochain que M. Lamy convie tous ses admirateurs à son bénéfice; espérons que ce jour-là le théâtre des Célestins sera trop étroit. — L'affiche nous promet un drame : *le Sanglier des Ardennes*, et deux pièces en 1 acte, *la Sensitive* et *une Tasse de thé*.

SOLOMÉ ET BOUFFÉ.

L'un des vétérans de l'art dramatique, l'un des plus anciens praticiens, le fondateur de ces magnifiques mises en scène qui firent le succès de tant de pièces depuis plus de trente années, Solomé vient de mourir à quatre-vingts ans, presque ignoré de tous.

Il avait commencé par être artiste; mais, sentant son impuissance, il avait eu le bon esprit de renoncer à jouer pour se consacrer à la direction des autres, et, dans cette carrière non moins difficile, il sut acquérir de la gloire.

Il eut pour amis les plus célèbres artistes de notre temps et même de la génération passée; tous l'aimaient, plusieurs le regrettaient; parmi eux je citerai M^{lle} Déjazet, au cœur si bon, mais d'un choix sévère en fait d'amitié; M. Bouffé, qui ne parle de lui qu'avec des accents qui partent de l'âme. Puisque j'ai nommé M. Bouffé, je prie cet homme honorable de me pardonner si je livre à la publicité une anecdote que je tiens de lui seul et qui prouvera une fois de plus au monde artistique qu'il tient souvent à fort peu de chose qu'un génie soit étouffé dans son germe. Ce sera la preuve du fait que j'ai avancé plus haut, à savoir que Solomé, s'il était médiocre artiste, avait un grand jugement. Afin de donner plus de valeur à mon récit je laisserai parler M. Bouffé lui-même.

« C'était à l'époque de la fondation du Panorama-Dramatique; M. Allaux en était directeur nommé et Solomé régisseur général. A la suite d'une soirée d'amateurs, jouée chez mon père à l'occasion de sa fête, on m'avait trouvé superbe. On m'engagea donc à aller voir les directeurs soit du Gymnase, soit du Panorama, alors en construction; je suivis ce conseil, et prenant mon courage à deux mains, je frappai d'abord chez M. Poirson, qui me reçut fort mal.

« — Croyez-vous donc, me dit-il, que mon théâtre soit un gymnase d'élèves? loin de là, je viens d'engager M. Gonthier, Perlet, etc.

« Un peu découragé je fus pourtant chez M. Allaux, un homme original; son premier mot fut: *Vous êtes trop petit*, on ne joue pas la comédie quand on a cette taille. Solomé, qui se trouvait là, — *je ne sais si mon air candide l'intéressait*, — me dit:

« — Voyons, jeune homme, pouvez-vous jouer quelque part? nous irons vous voir.

« Je jouai effectivement, rue Chanteraine, un rôle de valet et le vieux procureur des *Frères à l'épreuve*. Je me rendis le lendemain chez Allaux.

« — Je viens, monsieur, savoir ce que vous pensez de moi?

« — Je pense, mon cher ami, que vous ne me convenez pas; je viens d'engager un jeune homme qui a joué hier sur le théâtre où je vous ai vu; il jouait un rôle de valet, et j'ai été très-satisfait de lui. Il y a de l'avenir chez ce garçon-là.

« — Mais c'est moi, monsieur, qui ai joué ce rôle?

« — Non, ce n'est pas vous.

« — Quand je vous jure, monsieur?

« — Ah ça, me prenez-vous pour un imbécile? quand je vous dis que ce n'est pas vous, j'en suis certain....

« Cet homme me donnait un coup de poignard; j'e partis la mort dans l'âme. Je rencontrai Solomé dans l'escalier.

« — Eh bien! mon ami, où en êtes-vous avec Allaux?

« — J'en suis, monsieur, qu'il prétend que ce n'est pas moi qui ai joué le Valet dans la pièce d'*Henry et Perrine*, et qu'il vient d'engager celui qui l'a joué.

« — Oh! c'est trop fort, montez donc avec moi.

« — Comment! tu ne le reconnais pas? c'est bien lui qui jouait le valet.

« — Non, ce n'est pas lui! et d'ailleurs il est trop petit.

« Enfin, poussé à bout par les observations du bon Solomé, il finit par dire:

« — Eh bien, je l'engage comme *utilité*, à *trois cents francs par an*!

« Je refusai, non pour les appointements qui n'étaient pas même ceux d'un comparse, mais parce que je voulais jouer au moins de petits rôles. Solomé me poussa le coude et me dit à l'oreille: *Acceptez!*

« Je signai donc ce superbe engagement et débutai le jour de l'ouverture, 5 avril 1821, par le rôle d'un esclave qui venait tomber au milieu du théâtre et faire un récit de quinze lignes. Trois mois plus tard, je jouais dans *trois pièces tous les soirs*, et cela, grâce à Solomé qui, m'ayant pris en amitié, me poussait de tout son pouvoir.

Enfin, je fus remarqué par les auteurs, et pus enfin conquérir mon premier grade dramatique.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai placé à la fin de mon récit cet intéressant épisode. A tant de titres qui recommandent sa mémoire, Solomé joint celui d'avoir doté notre époque d'un artiste qui compte parmi les plus célèbres, les plus aimés du public pour son rare et sympathique talent; cela seul suffirait pour sauver son nom de l'oubli. (A. MONTROSIER)

UN BON MARI.

II.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

La femme de chambre ouvrit la porte du salon.

— Qu'y a-t-il? lui dit sa maîtresse.

— M^{lle} Blanche de Luceval désire parler à madame.

— C'est mon héroïne, dit Esther.

— Qu'elle entre!

La jeune fille parut. Elle était blonde et son œil triste témoignait de longues souffrances morales subies par son cœur. Les larmes, longtemps versées en secret, avaient rougi ses paupières et ne cessaient plus de les humecter. Sa prunelle abattue, languissante et comme nageant dans son orbite, semblait un naufragé las de lutter contre les flots et qui s'abandonnait à la mort. Tout un monde d'épreuves amères, d'humiliations imméritées planait dans son regard. Pourquoi ce découragement de la vie? elle était jeune et belle encore; pourquoi cette attitude profondément humiliée? elle était pure et n'avait que de nobles pensées.

Comme tant d'autres, réputées bonnes et honnêtes, elle n'avait pas égaré des cœurs pour les briser, provoqué des hommages pour en rire, trahi l'amitié, la confiance, outragé le malheur ou ridiculisé l'infortune. Elle n'avait pas vendu sa beauté ou loué son esprit au savoir-faire ou à l'intrigue.

La seule apparence d'une injustice l'indignait; elle souffrait du malheur des autres qu'elle ne pouvait soulager. Son cœur était tout élan, tout enthousiasme, tout dévouement. Ses yeux n'étaient pas bleus, comme le sont ordinairement ceux des blondes; ils étaient noirs, mais d'un noir que le feu des larmes avaient rougi comme la chaleur intense de la flamme rougit le fer dans le foyer ardent qu'attise le soufflet vigilant du forgeron. Ils étaient d'un noir brûlé aussi par la cuisante insomnie; car elle aimait, et l'amour

qui pour tant d'autres est une joie, n'était qu'une torture de plus dans son existence déjà tant éprouvée. Julien de Luceval, un des riches cousins de sa parenté, ne lui avait jamais témoigné, au milieu de sa vie de luxe et de plaisirs, aucune affection ; à peine la connaissait-il ! Mais Blanche n'avait pu vaincre le penchant de son cœur vers celui qui sans doute en aimait une autre. Ainsi cette pauvre jeune fille était seule pour souffrir, seule pour pleurer, car il fallait cacher ses larmes à sa mère. Mais aussi quel affreux démon lui avait soufflé ces deux ennemis de la vie : l'amour, et la poésie. Blanche écrivait, elle était poète ! Sous quelle mauvaise étoile était-elle née, pour faire son culte et sa consolation de ces dons de la colère du ciel qu'on prie ou plutôt qu'on expie comme le crime par mille tortures ? Son père étant mort depuis à peine une année, elle était en deuil.

— Ma mère est malade, elle se meurt ! dit-elle à Esther en entrant précipitamment.

Puis elle salua M. et M^{me} Saverdun.

— J'ai la tête perdue, continua-t-elle ; c'est le chagrin qui la tue ; puis elle pleura, disant :

— Si je la perds, mieux vaut cent fois mourir.

Esther savait la gêne aussi profonde qu'elle était discrète de l'intérieur de ces deux femmes angéliques. Elle savait que la mort aime la pauvreté ; et que la ruine et la misère étaient entrées chez la veuve et l'orpheline par la faute d'un mandataire infidèle, chargé de la gestion de leurs terres. Esther alla à son bureau, en tira un rouleau d'or et le mit dans les mains de Blanche. Celle-ci rougissant, posa le rouleau d'or sur le bureau.

— Voulez-vous me faire de la peine ? lui dit Esther avec un geste et un accent qui ne permettaient pas le refus ; songez à votre mère, retournez auprès d'elle ; j'irai ce soir vous consoler et la guérir, car j'aurai de bonnes nouvelles à vous donner. Pendant les quelques secondes de cette rapide entrevue, Gabrielle et Henri ne s'étaient point parlé ; ils avaient été attentifs, lui par tendresse d'âme, elle par avide curiosité, à cette petite scène toute de cœur et de sentiment. Ils se levèrent comme pour partir. M^{me} de Viala, qui venait de reconduire Blanche hors du salon, trouva Henri prêt à lui dire adieu.

— Restez, je veux vous sauver, lui dit-elle à voix basse. Puis rentrant au salon et regardant Gabrielle ; elle pensa, je veux la guérir !

Henri n'ayant rien compris et cherchant, mais sans aucun point de départ, de quoi il pouvait être question, se rassit tout absorbé. Gabrielle

voulut partir. Elle étouffait là comme dans une prison. Que pouvait d'ailleurs faire sa présence ? Esther était maîtresse de tout dire.

— Je vous avertis, chère amie, que votre mari ne dinara pas chez lui, dit M^{me} de Viala faisant signe à Henri de ne pas la démentir.

— Je la laisserai partir seule ? fit-il bas et hésitant.

— Il le faut, répondit Esther.

Gabrielle s'éloigna sans avoir entendu leur aparté. Elle était brisée d'émotion.

— C'est la femme qu'il aime, soupira-t-elle en reportant sa pensée sur Blanche et sur Julien.

— Et de quoi voulez-vous me sauver ? dit Henri, dès qu'il se vit seul avec M^{me} de Viala.

— Vous le saurez plus tard. Vous avez vu cette jeune fille ?

— Oui, fit Saverdun sans rien comprendre.

— Eh bien ! elle est tout simplement votre providence.

Henri ne saisit pas d'avantage.

— Obéissez-moi ; vous me direz après si je vous ai rendu service.

— J'ai confiance en vous, dit Saverdun ; et sans savoir pourquoi, je vous obéirai.

Esther raconta à Henri, la vie austère de ces deux pieuses et chastes femmes, dont le rang aussi bien que le cœur, était au-dessus de leur fortune. M^{me} et M^{lle} de Luceval, presque ruinées par un gérant infidèle, à qui, suivant le compte de celui-ci, elles redevaient encore, n'avaient pas voulu troubler les dernières et agonisantes années du chef de la famille par des règlements de comptes et des poursuites judiciaires. Les fermages n'étaient pas renouvelés ; les terres étaient sans culture, et le patrimoine était tombé comme en déshérence. Que pouvaient faire ces deux femmes à la mort du père ? relever le patrimoine ? songer à l'intérêt ? Elles n'avaient songé qu'à pleurer !

Quelques amis, pour faire diversion à cette douleur, avaient conseillé impérieusement le séjour de Paris. Ils étaient persuadés que là, les brillantes qualités de Blanche et son talent lui feraient de nombreux admirateurs, que les éditeurs et les journalistes se disputeraient ses écrits pleins d'une suave et poétique mélancolie. Ils croyaient que chacun comprendrait comme eux le lyrisme sublime de cette belle âme, de cette grande et bonne intelligence salubre à tous et pleine de divination, riche, féconde, bienveillante et douce, comme le miel est suave et bienfaisant. Après le voyage et l'installation, les ressources avaient été minces, les amis rares, et les dépenses rapides. La misère approchait. Blanche avait voulu tirer

parti de ses œuvres.

Le premier ouvrage achevé, c'était un roman, presque son histoire ; tous les éditeurs le refusèrent. Il était trop long, il était trop court ; il avait trop d'actualité, il n'était pas assez vrai. — Il était en prose, il aurait mieux valu qu'il fût en vers, c'eût été plus original ; genre Alfred de Musset : et cette forme, d'ailleurs, était plutôt admise chez les femmes. Chez les directeurs de journaux, mêmes jugements contradictoires, mêmes refus. Le manuscrit rentra dans le tiroir d'où il était sorti. Après cette première et dure épreuve, quand la plaie fut un peu moins saignante, le courage revint. Un autre volume, tout de vers tristes et plaintifs, tout de poésie éplorée, ayant été enfanté, non dans la joie, non dans l'espérance, mais dans les pleurs et dans le découragement, Blanche alla offrir son œuvre à ceux qui l'avaient renvoyée de la prose à la poésie, de la réalité vulgaire aux vérités de l'ordre supérieur. On ne voulut pas même ouvrir son manuscrit. Lire, c'eût été s'exposer à la séduction du talent, faute énorme au point de vue de l'esprit du commerce, et quel éditeur n'a pas au moins cet esprit-là ! Blanche en fut pour sa tentative avortée. Telle était la situation présente.

La maladie, la mort, le désespoir allaient couronner leur œuvre. Henri, plein de compassion pour les peines imméritées, ne comprenait pas toutefois le rapport plus ou moins direct que cela pouvait avoir avec lui.

— Il est bien convenu que vous m'appartenez, lui dit Esther.

— Bien convenu, lui répondit-il, soupçonnant qu'il y avait quelque bien à faire, et pensant que le reste n'était qu'une ruse plaisante pour le faire agir.

Elle continua :

— Entre Gabrielle et moi, vous ne balancerez pas ; c'est à moi que vous obéirez.

— A vous seule.

— C'est bien. Vous méritez d'être heureux, lui dit-elle en lui tendant la main. Henri la prit et la serra comme celle d'un ami.

STÉPHANIE FRAISSINET.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois 6 f. » c.

Trois mois 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 17 Novembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Robin des bois. — Weber.

L'Allemagne n'est pas seulement le pays que chérit le rêveur, où s'épanouissent les philosophies mystiques et les théories transcendentes sur l'avenir de l'humanité; ce n'est pas seulement la contrée où fleurit le houblon, où la *sauër-crutt* répand dans l'air ses âcres et pénétrantes émanations; on trouve en Allemagne autre chose encore que les vieux *Burgs* mirant dans les eaux du Danube et du Rhin, leurs donjons émiettés. L'Allemagne est surtout le pays où l'on chante le plus; — cela se comprend par l'esprit des contrastes, désolés d'être obligés de parler une langue aussi dure, aussi rebelle à l'harmonie que la leur; les Allemands ont dû songer à la chanter pour éluder la difficulté; en effet, tout Allemand est doublé d'un musicien. — Aux temps, qu'on pourrait appeler héroïques ou fabuleux, les Germains ont eu leurs bardes ou leurs scaldes; aujourd'hui ils ont leurs compositeurs, mais dominés comme le reste de leurs

compatriotes par cet amour de la science, cette recherche des difficultés à vaincre les compositeurs allemands modernes ont toujours tendu à asservir l'inspiration aux règles de l'harmonie. Plus algébristes que musiciens, ils essaient l'impossible et voudraient que les sept notes de la gamme, combinées dans le travail patient du cabinet, parvinssent à exprimer les idées les plus mystiques, les conceptions les plus abstraites que la parole humaine se refuse quelquefois à traduire. — M. Meyerbeer a le premier ouvert cette voie à ses successeurs, et l'on parle beaucoup de M. Richard Wagner, dont l'opéra intitulé *Tannhauser* fait en ce moment le désespoir de l'orchestre et des artistes de l'Académie impériale de musique.

On ne peut prévoir l'issue de cette tentative, et si le goût français ne se montrera pas récalcitrant; mais pour tous ceux qui demandent à la musique un délassement et des émotions plutôt qu'un enseignement, l'Allemagne sera en honneur pour avoir vu naître et grandir ces deux impérissables génies : Mozart et Weber.

C'était fête au Grand-Théâtre lundi dernier; l'affiche annonçait *Robin des Bois*. Pour une

bonne partie de la génération actuelle, *Robin des Bois* était connu de nom seulement. Cet opéra n'avait été représenté qu'à de très-rares intervalles; la partition du maître trainait sur tous les pianos, mais le répertoire était veuf de ce nom qui suffirait à lui seul pour remplir la salle d'une foule avide d'entendre interpréter avec les pompes de la mise en scène une œuvre connue par fragments.

Dans ce siècle où la musique est devenue l'accessoire obligé de toute réunion intelligente, tout le monde a entendu exécuter deux poèmes ravissants qui s'appellent *l'Invitation à la Valse* et *la dernière Pensée*. Nous les appelons poèmes, bien que les paroles en soient absentes, parce que le monde d'idées qu'ils éveillent en vous dispense largement l'auteur d'avoir accusé son intention ou indiqué sa pensée d'une manière plus nette. Weber est l'auteur de ces deux morceaux qui feront rêver tout être sensible et bien doué. — C'est de la musique qui n'affiche pas des prétentions exagérées; c'est la mélodie dans ce qu'elle a de plus pur et de plus pénétrant. Ces qualités si rares aujourd'hui se retrouvent dans le *Freyschütz* de Weber, arrangé pour la

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

On venait de créer au Grand-Théâtre *Cendrillon*, opéra qui avait fait courir tout Paris. C'était en 1809, à la fin de la direction de M. Delile, M. Ribier, alors directeur des Célestins, se dépitait disant : « Voilà un opéra qui va faire de l'argent, et dire de ne pas avoir un mélodrame ou un vaudeville de ce nom pour lutter contre le Grand-Théâtre. Pas un auteur de Paris n'a eu l'idée de fabriquer une seconde *Cendrillon*. Si Augustin Apdé ou bien Cuvellier étaient ici, ils

m'en feraient une en huit jours. »

M., Parent qui était témoin de cela, dit à M. Ribier : « Oh! si cela vous tient tant au cœur, mon cher directeur, je puis vous contenter en vous montant une pantomime dialoguée, dans laquelle j'ai joué pendant un mois avec la famille Volange, alors que j'étais prisonnier des Anglais. »

En peu de mots M. Ribier fut mis au courant de cette pièce, et un congé de huit jours fut donné à M. Parent, auquel on adjoignait M. Saint-Ange Bianchi, célèbre musicien non encore oublié à Lyon, qui était chargé de faire la musique du nouvel ouvrage.

Notre directeur avait requis le talent de MM. Kéler père et fils pour seconder le fameux Advinant, le peintre des Célestins, qui avait peint un magnifique rideau représentant le coteau de Fourvières vu du quai des Célestins, dont les amateurs gardent encore le souvenir. C'était plutôt un joli tableau qu'un rideau d'avant-scène. Les machinistes et les menuisiers se mirent aussi

à l'ouvrage pour faire les portants qui devaient soutenir les décorations et disposer les trucs et les trappes, d'après les plans donnés par M. Parent. Les costumes furent commandés à MM. Palliet et Paul. En dix jours tout fut terminé comme par enchantement. La pièce produisit le plus grand effet par le soin de sa mise en scène et la beauté des transformations; elle eut un succès magique. Afin de ne pas porter atteinte à la pièce du Grand-Théâtre, on avait intitulé la nouvelle pantomime : *la Pantoufle verte ou la petite Cendrillon*.

Cet ouvrage eut soixante représentations sans interruption, et à chacune d'elles la salle fut comble. Il porta un rude coup à l'opéra, qui était pourtant monté avec soin et joué et chanté avec talent par l'élite des chanteurs alors adorés à Lyon, MM. Labit, Boucher, Rousseau, Revelle, Mikaleff, Gaspard, Gagnon, M^{me} Lemesle, Folleville et la jolie ingénue Chaubert, devenue plus tard M^{me} Saint-Elme. Les chœurs ainsi que les

scène française sous le nom de *Robin des Bois*. Il y a plus encore; et l'ampleur du style, la passion et le mouvement qui régissent dans cette œuvre, la font aller de pair avec ce que la musique dramatique a produit de plus puissant.

Qui ne connaît cette légende de l' amoureux qui ne craint pas d'engager son âme au diable pour l'emporter auprès de sa fiancée sur tous ses rivaux? C'est là l'intrigue de *Robin des Bois*.

Nous n'avons pas besoin de dire que le public s'était rendu avec empressement à l'appel qui lui était adressé; lors même que cette reprise n'eût pas eu l'attrait d'une première représentation, il serait venu nous rapporter le tribut de son admiration quotidienne à M. Achard et à M^{lle} Léontine de Maësen.

Si M. Achard et M^{lle} L. de Maësen avaient compté sur un succès, ils ont pu voir que pour eux l'espoir n'était pas chimérique. — Au second acte, dans ce grand air empreint de tant de chaleur et de passion, lorsque Anna attend son bien-aimé, M^{lle} L. de Maësen a été, on pourrait le dire, supérieure à elle-même.

M^{lle} Willème et M. Filliol n'ont pas eu non plus à se plaindre de l'indifférence des spectateurs.

Le répertoire de la semaine a été celui que vous connaissez déjà. Tantôt *les Huguenots* ou *la Juive*, tantôt *l'Eclair* ou *Don Pasquale*, c'est-à-dire succès et bravos flatteurs à l'adresse de MM. Achard, Bovier-Lapierre, Ismaël, Marthieu, Holtzem, Filliol et de M^{mes} Léontine et Camille de Maësen, Rey-Balla et Willème.

Des ballets qui font plaisir à voir, la chose est plus rare qu'on ne pourrait se l'imaginer, pas plus qu'il n'est fréquent de rencontrer des dan-

ballets étaient magnifiques.

Aux Célestins, M. Ribier avait demandé que tous les artistes attachés à sa direction parussent en seigneurs de la suite du roi; et la curiosité fut vivement piquée par les noms des artistes hors ligne qui figuraient sur l'affiche, comme ceux de MM. Thérigny, Weisse, Lepeintre aîné, Melchior, Lancelin, Dominique, Fabre, et autres. Rien ne manquait à ce grandiose spectacle: Parent jouait le roi; Notaire, Dandini; Guérin, le baron; Lancelin fils, un page; M^{me} Saint-Auge, la marraine de Cendrillon; M^{mes} Bailly et Maucassin, les deux sœurs de Cendrillon; et l'incomparable Marigny, Cendrillon.

Il fallait voir danser le menuet du roi par M. Parent et M^{me} Marigny. Ce menuet avait été réglé par M. Lachapelle qui avait été premier danseur de la reine en 1788 et pensionnaire du roi et de l'Académie de musique.

(La suite au prochain numéro.)

seurs ou des danseuses sachant commander votre attention. Cependant *une Fille du Ciel* ou *Fleurs et Papillons* et M^{les} Dor, Bertin et Girod, MM. Vincent, Lamy et Bertoto désarment à ce sujet la critique et ne permettent que la louange. — nous avons même vu poindre au bout de la lunette, certain petit astre blond et rose perdu encore dans l'ombre, mais qui deviendra, si Dieu lui prête vie, une étoile de première grandeur.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M. Dorsay.
Fou-yo-po. — Cicilly. — Les Écoliers en vacances.

M. Dorsay est un des plus anciens pensionnaires du théâtre des Célestins. Ce long séjour parmi nous et l'estime conçue pour son talent l'ont fait accepter par tous comme un compatriote plutôt que comme un artiste nomade par état ou par vocation, que l'on peut bien applaudir ou encourager, mais auquel on n'accorde pas cet intérêt qui s'attache aux enfants de la cité.

Nous avons eu bien souvent l'occasion d'analyser le talent si fin et si vrai, si naturel et si délicat de M. Dorsay; l'étudier de nouveau serait inutile aujourd'hui. — Tout le monde sait de quelle forte empreinte M. Dorsay a marqué la plupart de ses créations dans le drame ou dans la comédie; le genre d'Alexandre Dumas fils, surtout, a été pour lui la source d'études consciencieuses et de succès légitimes. — Aussi, était-ce un public d'élite qui, mardi dernier, s'était donné rendez-vous aux Célestins, pour venir manifester ainsi toute la sympathie qu'il éprouvait pour le bénéficiaire.

La soirée commençait par un lever de rideau intitulé *Fou-yo-po*, étude de mœurs chinoises observées d'après les Chinois de paravents ou de tasses à thé. — C'est une bouffonnerie quelque peu musicale et qui rappelle les scynètes d'Offenbach. — Pauvres Chinois! nos soldats sur les bords du fleuve Jaune, leur apprennent à vivre à la pointe de la baïonnette, et en France, nous les mettons en couplets. — Il est vrai de dire que dans *Fou-yo-po*, ce sont eux qui ont le beau rôle; ils mystifient deux pauvres naufragés, et sous prétexte de leur présenter les plus notables du pays ils les font voir au public pour de l'argent!... O Barnum!

M. Lamy et M^{lle} Bilhaut, les deux victimes de l'hospitalité chinoise; MM. Martin, Gabriel, Hamilton, et M^{lle} Préher, ces notables du Céleste-Empire, ont obtenu dans *Fou-yo-po* un franc succès de gaieté.

On avait repris à l'occasion du bénéfice de M. Dorsay, une des plus charmantes comédies de

Scribe: *Cicilly ou le Lion amoureux*.

L'histoire de ce grand seigneur anglais, séducteur par vocation et coureur d'aventures, qui se laisse rogner les griffes et amener au mariage par une enfant que sa tante a adoptée et qu'il retrouve jeune fille accomplie, après l'avoir perdue de vue pendant dix ans, a été racontée et jouée par M. Devaux et M^{lle} Lobry avec ce charme et cette finesse, cette grâce et ce bon goût que vous leur connaissez et qui nous dispensent de plus amples éloges.

Il n'y a plus d'enfants. — Série d'une série de dessins publiés par le *Journal amusant*. On y voit les lycéens causer politique, fumer d'énormes cigares, boire l'absinthe et adresser des déclarations incendiaires à la femme de chambre de leur mère; pendant que les petites sœurs ou cousines causent gravement entre elles de mariage et de l'avenir de leurs enfants. — *Les Écoliers en vacances* se sont largement inspirés du crayon de Marcelin. — Je n'ose entreprendre de vous donner le résumé des sept tableaux de ce vaudeville où la gaieté est poussée aux dernières limites et devient du délire. — Raconter tous les méchants tours que peuvent jouer à leurs maîtres ou à leurs parents une douzaine d'écoliers qui n'ont plus rien à craindre de la fêrule, est chose impossible. — Je préfère conseiller à tous ceux qui sont malades de la rate ou accablés d'ennuis, aux gens qui la veille auront perdu leur fortune à la Bourse, ou leur maîtresse à ce jeu, à cette loterie qu'on appelle l'amour, d'aller voir *les Écoliers en vacances*: guérison prompte et radicale sous la garantie de Momus.

Oh! si toutes les institutions comptaient, comme celle de M. Bec-de-Lièvre, des élèves tels que Flageolet, Chopard ou Galopin, que de jeunes gens, d'hommes mûrs et de vieillards s'empresseraient de revenir à cet âge heureux de l'enfance! Pour ma part, je demanderais à être copin, et je voudrais tout partager avec ces trois aimables lycéens. C'est qu'ils nous sont apparus sous les traits gracieux de M^{mes} Lamy, Bilhaut et Langlois, venant illuminer de leur fin sourire et de l'éclair de leur regard mutin le pêle-mêle d'aventures où les a placées la volonté de l'auteur.

Ne pas nommer tous les artistes qui ont pu jouer dans *les Écoliers en vacances* serait injuste, si d'un autre côté la liste n'en était trop longue. — Cependant je ne puis passer sous silence M. Berlingard, si Cocardy dans le rôle de Nepomucène, ni MM. Lamy, l'ancien parfumeur, Bardou,

cet ex-vétérinaire au 12^e cuirassiers, et Martin, dit Pied-de-Loup, ex-maitre d'étude, long, étroit et anguleux; pas plus que je ne saurais oublier M^{mes} Michon, Adrienne, Demouchy et Vilton.

C'est vendredi prochain que M. Lamy convie tous ses admirateurs à son bénéfice; espérons que ce jour-là le théâtre des Célestins sera trop étroit.

— L'affiche nous promet un drame : *le Sanglier des Ardennes*, et deux pièces en 1 acte, *la Sensitive* et *une Tasse de thé*. MAXIME.

SOLOMÉ ET BOUFFÉ.

Un des vétérans de l'art dramatique, l'un des plus anciens praticiens, le fondateur de ces magnifiques mises en scène qui firent le succès de tant de pièces depuis plus de trente années, Solomé vient de mourir à quatre-vingts ans, presque ignoré de tous.

Il avait commencé par être artiste; mais, sentant son impuissance, il avait eu le bon esprit de renoncer à jouer pour se consacrer à la direction des autres, et, dans cette carrière non moins difficile, il sut acquérir de la gloire.

Il eut pour amis les plus célèbres artistes de notre temps et même de la génération passée; tous l'aimaient, plusieurs le regrettaient; parmi eux je citerai M^{lle} Déjazet, au cœur si bon, mais d'un choix sévère en fait d'amitié; M. Bouffé, qui ne parle de lui qu'avec des accents qui partent de l'âme. Puisque j'ai nommé M. Bouffé, je prie cet homme honorable de me pardonner si je livre à la publicité une anecdote que je tiens de lui seul et qui prouvera une fois de plus au monde artistique qu'il tient souvent à fort peu de chose qu'un génie soit étouffé dans son germe. Ce sera la preuve du fait que j'ai avancé plus haut, à savoir que Solomé, s'il était médiocre artiste, avait un grand jugement. Afin de donner plus de valeur à mon récit je laisserai parler M. Bouffé lui-même.

« C'était à l'époque de la fondation du Panorama-Dramatique; M. Allaux en était directeur nommé et Solomé régisseur général. A la suite d'une soirée d'amateurs, jouée chez mon père à l'occasion de sa fête, on m'avait trouvé superbe. On m'engagea donc à aller voir les directeurs soit du Gymnase, soit du Panorama, alors en construction; je suivis ce conseil, et prenant mon courage à deux mains, je frappai d'abord chez M. Poirson, qui me reçut fort mal.

« — Croyez-vous donc, me dit-il, que mon théâtre soit un gymnase d'élèves? loin de là, je viens d'engager MM. Gonthier, Perlet, etc.

« Un peu découragé je fus pourtant chez M. Allaux, un homme original; son premier mot fut: *Vous êtes trop petit*, on ne joue pas la comédie quand on a cette taille. Solomé, qui se trouvait là, — je ne sais si mon air candide l'intéressait, — me dit:

« — Voyons, jeune homme, pouvez-vous jouer quelque part? nous irons vous voir.

« Je jouai effectivement, rue Chantereine, un rôle de valet et le vieux procureur des *Frères à l'épreuve*. Je me rendis le lendemain chez Allaux.

« — Je viens, monsieur, savoir ce que vous pensez de moi?

« — Je pense, mon cher ami, que vous ne me convenez pas; je viens d'engager un jeune homme qui a joué hier sur le théâtre où je vous ai vu; il jouait un rôle de valet, et j'ai été très-satisfait de lui. Il y a de l'avenir chez ce garçon-là.

« — Mais c'est moi, monsieur, qui ai joué ce rôle?

« — Non, ce n'est pas vous.

« — Quand je vous jure, monsieur?

« — Ah ça, me prenez-vous pour un imbécile? quand je vous dis que ce n'est pas vous, j'en suis certain.....

« Cet homme me donnait un coup de poignard; je partis la mort dans l'âme. Je rencontrai Solomé dans l'escalier.

« — Eh bien! mon ami, où en êtes-vous avec Allaux?

« — J'en suis, monsieur, qu'il prétend que ce n'est pas moi qui ai joué le Valet dans la pièce d'*Henry et Perrine*, et qu'il vient d'engager celui qui l'a joué.

« — Oh! c'est trop fort, montez donc avec moi.

« — Comment! tu ne le reconnais pas? c'est bien lui qui jouait le valet.

« — Non, ce n'est pas lui! et d'ailleurs il est trop petit.

« Enfin, poussé à bout par les observations du bon Solomé, il finit par dire:

« — Eh bien, je l'engage comme *utilité*, à trois cents francs par an!

« Je refusai, non pour les appointements qui n'étaient pas même ceux d'un comparse, mais parce que je voulais jouer au moins de petits rôles. Solomé me poussa le coude et me dit à l'oreille: Acceptez!

« Je signai donc ce superbe engagement et débutai le jour de l'ouverture, 5 avril 1821, par le rôle d'un esclave qui venait tomber au milieu du théâtre et faire un récit de quinze lignes. Trois mois plus tard, je jouais dans *trois pièces tous les soirs*, et cela, grâce à Solomé qui, m'ayant pris en amitié, me poussait de tout son pouvoir.

Enfin, je fus remarqué par les auteurs, et pus enfin conquérir mon premier grade dramatique.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai placé à la fin de mon récit cet intéressant épisode. A tant de titres qui recommandent sa mémoire, Solomé joint celui d'avoir doté notre époque d'un artiste qui compte parmi les plus célèbres, les plus aimés du public pour son rare et sympathique talent; cela seul suffirait pour sauver son nom de l'oubli. (A. MONTROSIER)

UN BON MARI.

II.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

La femme de chambre ouvrit la porte du salon.

— Qu'y a-t-il? lui dit sa maîtresse.

— M^{lle} Blanche de Luceval désire parler à madame.

— C'est mon héroïne, dit Esther.

— Qu'elle entre!

La jeune fille parut. Elle était blonde et son oeil triste témoignait de longues souffrances morales subies par son cœur. Les larmes, longtemps versées en secret, avaient rougi ses paupières et ne cessaient plus de les humecter. Sa prunelle abattue, languissante et comme nageant dans son orbite, semblait un naufragé las de lutter contre les flots et qui s'abandonnait à la mort. Tout un monde d'épreuves amères, d'humiliations imméritées planait dans son regard. Pourquoi ce découragement de la vie? elle était jeune et belle encore; pourquoi cette attitude profondément humiliée? elle était pure et n'avait que de nobles pensées.

Comme tant d'autres, réputées bonnes et honnêtes, elle n'avait pas égaré des cœurs pour les briser, provoqué des hommages pour en rire, trahi l'amitié, la confiance, outragé le malheur ou ridiculisé l'infortune. Elle n'avait pas vendu sa beauté ou loué son esprit au savoir-faire ou à l'intrigue.

La seule apparence d'une injustice l'indignait; elle souffrait du malheur des autres qu'elle ne pouvait soulager. Son cœur était tout élan, tout enthousiasme, tout dévouement. Ses yeux n'étaient pas bleus, comme le sont ordinairement ceux des blondes; ils étaient noirs, mais d'un noir que le feu des larmes avaient rougi comme la chaleur intense de la flamme rougit le fer dans le foyer ardent qu'attise le soufflet vigilant du forgeron. Ils étaient d'un noir brûlé aussi par la cuisante insomnie; car elle aimait, et l'amour

qui pour tant d'autres est une joie, n'était qu'une torture de plus dans son existence déjà tant éprouvée. Julien de Luceval, un des riches cousins de sa parenté, ne lui avait jamais témoigné, au milieu de sa vie de luxe et de plaisirs, aucune affection ; à peine la connaissait-il ! Mais Blanche n'avait pu vaincre le penoiant de son cœur vers celui qui sans doute en aimait une autre. Ainsi cette pauvre jeune fille était seule pour souffrir, seule pour pleurer, car il fallait cacher ses larmes à sa mère. Mais aussi quel affreux démon lui avait soufflé ces deux ennemis de la vie : l'amour, et la poésie. Blanche écrivait, elle était poète ! Sous quelle mauvaise étoile était-elle née, pour faire son culte et sa consolation de ces dons de la colère du ciel qu'on prie ou plutôt qu'on expie comme le crime par mille tortures ? Son père étant mort depuis à peine une année, elle était en deuil.

— Ma mère est malade, elle se meurt ! dit-elle à Esther en entrant précipitamment.

Puis elle salua M. et M^{me} Saverdun.

— J'ai la tête perdue, continua-t-elle ; c'est le chagrin qui la tue ; puis elle pleura, disant :

— Si je la perds, mieux vaut cent fois mourir.

Esther savait la gêne aussi profonde qu'elle était discrète de l'intérieur de ces deux femmes angéliques. Elle savait que la mort aime la pauvreté ; et que la ruine et la misère étaient entrées chez la veuve et l'orpheline par la faute d'un mandataire infidèle, chargé de la gestion de leurs terres. Esther alla à son bureau, en tira un rouleau d'or et le mit dans les mains de Blanche. Celle-ci rougissant, posa le rouleau d'or sur le bureau.

— Voulez-vous me faire de la peine ? lui dit Esther avec un geste et un accent qui ne permettaient pas le refus ; songez à votre mère, retournez auprès d'elle ; j'irai ce soir vous consoler et la guérir, car j'aurai de bonnes nouvelles à vous donner. Pendant les quelques secondes de cette rapide entrevue, Gabrielle et Henri ne s'étaient point parlé ; ils avaient été attentifs, lui par tendresse d'âme, elle par avide curiosité, à cette petite scène toute de cœur et de sentiment. Ils se levèrent comme pour partir. M^{me} de Viala, qui venait de reconduire Blanche hors du salon, trouva Henri prêt à lui dire adieu.

— Restez, je veux vous sauver, lui dit-elle à voix basse. Puis rentrant au salon et regardant Gabrielle ; elle pensa, je veux la guérir !

Henri n'ayant rien compris et cherchant, mais sans aucun point de départ, de quoi il pouvait être question, se rassit tout absorbé. Gabrielle

voulut partir. Elle étouffait là comme dans une prison. Que pouvait d'ailleurs faire sa présence ? Esther était maîtresse de tout dire.

— Je vous avertis, chère amie, que votre mari ne dinera pas chez lui, dit M^{me} de Viala faisant signe à Henri de ne pas la démentir.

— Je la laisserai partir seule ? fit-il bas et hésitant.

— Il le faut, répondit Esther.

Gabrielle s'éloigna sans avoir entendu leur aparté. Elle était brisée d'émotion.

— C'est la femme qu'il aime, soupira-t-elle en reportant sa pensée sur Blanche et sur Julien.

— Et de quoi voulez-vous me sauver ? dit Henri, dès qu'il se vit seul avec M^{me} de Viala.

— Vous le saurez plus tard. Vous avez vu cette jeune fille ?

— Oui, fit Saverdun sans rien comprendre.

— Eh bien ! elle est tout simplement votre providence.

Henri ne saisit pas d'avantage.

— Obéissez-moi ; vous me direz après si je vous ai rendu service.

— J'ai confiance en vous, dit Saverdun ; et sans savoir pourquoi, je vous obéirai.

Esther raconta à Henri, la vie austère de ces deux pieuses et chastes femmes, dont le rang aussi bien que le cœur, était au-dessus de leur fortune. M^{me} et M^{lle} de Luceval, presque ruinées par un gérant infidèle, à qui, suivant le compte de celui-ci, elles redevaient encore, n'avaient pas voulu troubler les dernières et agonisantes années du chef de la famille par des règlements de comptes et des poursuites judiciaires. Les fermages n'étaient pas renouvelés ; les terres étaient sans culture, et le patrimoine était tombé comme en déshérence. Que pouvaient faire ces deux femmes à la mort du père ? relever le patrimoine ? songer à l'intérêt ? Elles n'avaient songé qu'à pleurer !

Quelques amis, pour faire diversion à cette douleur, avaient conseillé impérieusement le séjour de Paris. Ils étaient persuadés que là, les brillantes qualités de Blanche et son talent lui feraient de nombreux admirateurs, que les éditeurs et les journalistes se disputeraient ses écrits pleins d'une suave et poétique mélancolie. Ils croyaient que chacun comprendrait comme eux le lyrisme sublime de cette belle âme, de cette grande et bonne intelligence salubre à tous et pleine de divination, riche, féconde, bienveillante et douce, comme le miel est suave et bienfaisant. Après le voyage et l'installation, les ressources avaient été minces, les amis rares, et les dépenses rapides. La misère approchait. Blanche avait voulu tirer

parti de ses œuvres.

Le premier ouvrage achevé, c'était un roman, presque son histoire ; tous les éditeurs le refusèrent. Il était trop long, il était trop court ; il avait trop d'actualité, il n'était pas assez vrai. — Il était en prose, il aurait mieux valu qu'il fût en vers, eût été plus original ; genre Alfred de Musset : et cette forme, d'ailleurs, était plutôt admise chez les femmes. Chez les directeurs de journaux, mêmes jugements contradictoires, mêmes refus. Le manuscrit rentra dans le tiroir d'où il était sorti. Après cette première et dure épreuve, quand la plaie fut un peu moins saignante, le courage revint. Un autre volume, tout de vers tristes et plaintifs, tout de poésie éplorée, ayant été enfanté, non dans la joie, non dans l'espérance, mais dans les pleurs et dans le découragement, Blanche alla offrir son œuvre à ceux qui l'avaient renvoyée de la prose à la poésie, de la réalité vulgaire aux vérités de l'ordre supérieur. On ne voulut pas même ouvrir son manuscrit. Lire, eût été s'exposer à la séduction du talent, faute énorme au point de vue de l'esprit du commerce, et quel éditeur n'a pas au moins cet esprit-là ! Blanche en fut pour sa tentative avortée. Telle était la situation présente.

La maladie, la mort, le désespoir allaient couronner leur œuvre. Henri, plein de compassion pour les peines imméritées, ne comprenait pas toutefois le rapport plus ou moins direct que cela pouvait avoir avec lui.

— Il est bien convenu que vous n'appartenez, lui dit Esther.

— Bien convenu, lui répondit-il, soupçonnant qu'il y avait quelque bien à faire, et pensant que le reste n'était qu'une ruse plaisante pour le faire agir.

Elle continua :

— Entre Gabrielle et moi, vous ne balancerez pas ; c'est à moi que vous obéirez.

— A vous seule.

— C'est bien. Vous méritez d'être heureux, lui dit-elle en lui tendant la main. Henri la prit et la serra comme celle d'un ami.

STÉPHANIE FRAISSINET.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, H. RÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.